

ET DEMAIN...

Programme

Mais aussi...

Courts-métrages enfants - 10h30

*Le Lapérouse . Cinéma Les Cordeliers . Salle Arce*

Kongo

Hadrien La Vapeur 14h15

Le voyage du prince

Jean François Laguionie et Xavier Picard 15h

Long time no see

Pierre Filmon 16h

It must be heaven

Elia Suleiman 18h

Jeune Juliette

Anne Edmond 18h15

L'esprit de famille

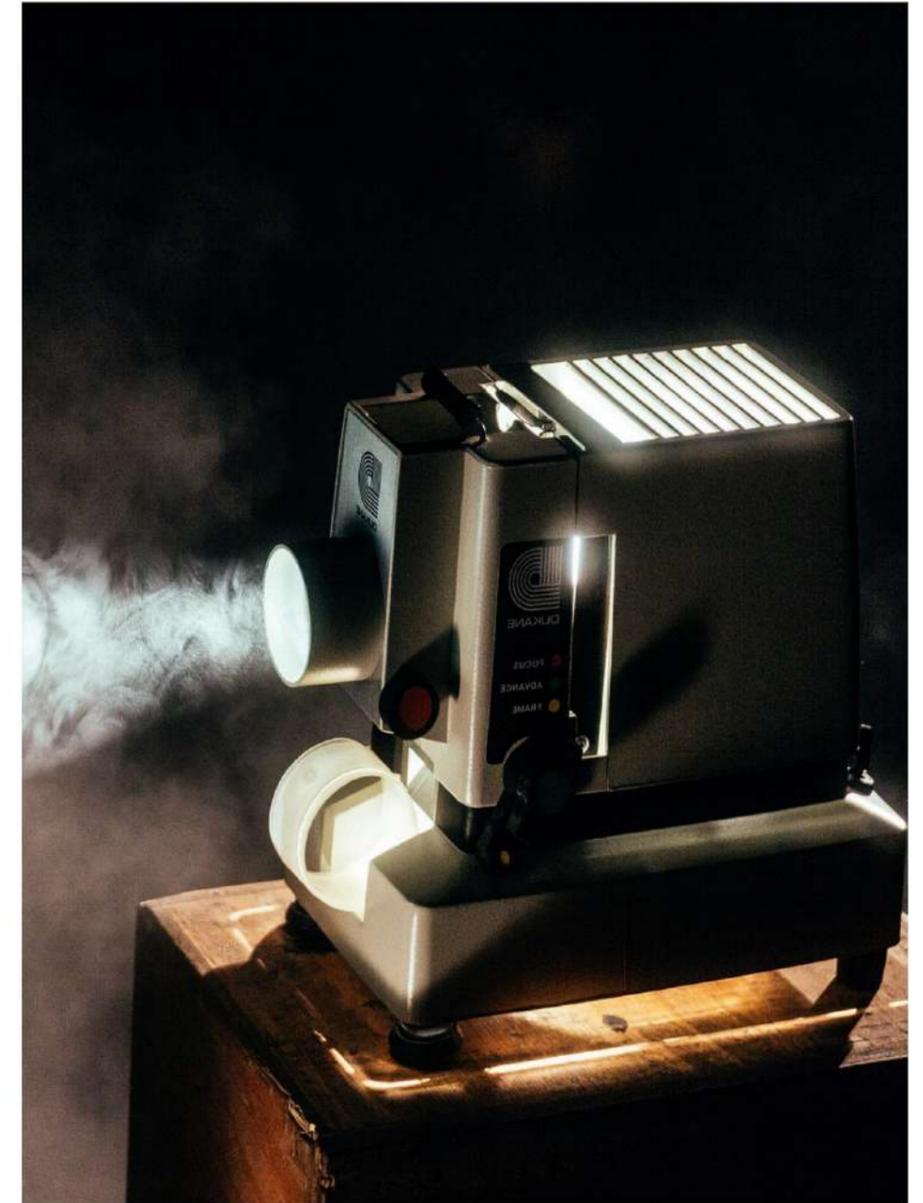
Eric Besnard 21h

Lola vers la mer

Laurent Micheli 21h15

O E I L L E T O N

Un curieux regard



N°4

J'ai perdu le dernier tambour de mon père et la lumière de ses songes



## ÉDITO

Donner la main, c'est l'histoire d'un regard, qui nous sort d'un brouillard. Donner la main, c'est offrir une lumière, pour éviter la mise en bière.

Nedjma et la cordillère partent en quête, de l'espace et de la terre. Histoire d'une reconquête qui ne laisse pas de pierre.

De Cherbourg au Cambodge, comme un roman d'apprentissage, d'hier à aujourd'hui, qui petit à petit s'évanouit.

La nuit venue, les misérables jonchent le sol de Roubaix, admirables, et fières, Claude et Marie tendent la main, à tous ceux qui en ont besoin.

Alicia Ferchaud

## SOMMAIRE

AUTOUR DU FESTIVAL	02
<i>Un film, un auteur avec les collégiens</i>	
COUP DE PROJ	03
<i>Tambour battant de François-Christophe Marzal</i>	
CRITIQUE	04
<i>J'ai perdu mon corps de Jérémy Clapin</i>	
ENTRETIEN	05
<i>Avec la distributrice de Papicha</i>	
LE DESSOUS DES FILMS	06
<i>Le Chili - La cordillère des Songes</i>	
CRITIQUE	07
<i>Roubaix, une lumière de Arnaud Desplechin</i>	
L'EMERS DU DECOR	09
<i>Ingénieur son, une profession technique et artistique</i>	
LA BANDE DES CINES	10
<i>Tourbière du Congo - Le dernier poumon du monde</i>	

## LA BANDE DES CINES

### LE DERNIER POUMON DU MONDE YAMINA BENGUIGUI



Judith Bialade

### L'INGÉNIEUR DU SON

#### Un "trieur" sonore

Sur un tournage de film, la mission principale d'un ingénieur du son est de débarrasser le champ sonore de tous les bruits parasites, qui pourraient compromettre la bonne compréhension des dialogues. Aussi appelé chef-opérateur du son, il travaille en étroite collaboration avec le perchman qu'on peut considérer comme son assistant.

Il travaille également avec l'assistant du son (qui place les micros dans les décors et sur les acteurs) et le mixeur (qui fixe tous les sons sur une même bande). C'est ensuite le monteur son qui prend le relais et qui s'occupe de synchroniser le son et les images. Mais l'ingénieur son peut également être chargé du montage ou du mixage, en plus de la prise de son pendant le tournage.



Ingenieur du son et perchman en plein tournage, coreps-occitanie.fr

#### Le sens du détail

Si l'imagination et la création sont essentielles, le bruiteur se doit d'être réaliste. En effet, ce critère est primordial pour la vraisemblance du film. Le bruiteur doit bien prendre en considération le contexte spatio-temporel, étant donné que celui-ci peut avoir un impact sur certains sons. Par exemple, le bruit d'un train dans les années 1940 diffère de celui d'un train d'aujourd'hui.

La méthode pour le concevoir ne sera donc pas la même. C'est la raison pour laquelle le bruiteur peut parfois être amené à faire des recherches documentaires dans les archives afin de s'informer sur les différents matériaux utilisés à l'époque et de reproduire une sonorité cohérente avec celle-ci. Une mauvaise harmonisation retranscrira mal l'ambiance du film et lui fera perdre de sa crédibilité.

Emma Alric

### UN FILM, UN AUTEUR

Les élèves des collèges Victor Hugo de Gaillac, Honoré de Balzac et lycée Bellevue à Albi, Saut de Sabo à Saint-Juéry, Augustin Mairoux de Blaye-Les-Mines ont travaillé autour du film *Papicha* de Mounia Meddour afin de comprendre comment un film est réalisé ainsi que ses coulisses. Pour ce projet, les élèves ont travaillé sur un film qu'ils n'ont jamais vu et ont analysé la bande-annonce, l'affiche du film ainsi que le synopsis. Ce projet sur lequel ils travaillent depuis le mois d'octobre donnera lieu à un débat avec l'équipe du film après sa projection ce vendredi, afin de mieux comprendre leur travail. En remerciant Mme. Emilie Jouanel pour m'avoir partagé son expérience.

Connaissaient-ils les années noires de l'Algérie ou le contexte historique du film ?

E.J : Non. Je leur ai demandé d'effectuer des recherches sur ce contexte historique et politique, puis un groupe d'élèves s'est chargé de réaliser un panneau d'exposition à ce sujet.

Est-ce que le travail sur le film était un tremplin pour votre cours ou pour d'autres matières ?

E.J : Ce travail sur le film permet de travailler la lecture d'images fixes et mobiles, le travail de groupe (recherches, citation des sources, collaboration, partage des tâches, autonomie...), toutes ces compétences font partie de nos programmes de troisième au collège.

Comment se sentaient les élèves d'avoir participé dans le festival ?

E.J : Ils sont plutôt contents, d'autant plus que certains faisaient partie l'an passé de la classe de quatrième qui avait été sélectionneurs et jurys des courts-métrages.

Sur quoi s'est fondé votre cours ?

E.J : J'ai travaillé sur des extraits sonores du film, puis sur l'affiche. Je leur ai demandé de faire des recherches (sur l'Algérie dans les années 1990, le hak et le hijab, la réalisatrice...) ; ils ont ensuite travaillé par groupes ; grâce au cédérom réalisé par Médiatam, j'ai pu leur fournir une revue de presse, des extraits du scénario, des photos de repérage pour le tournage dans Alger. Ils ont réalisé plusieurs panneaux qui seront exposés dans le hall du cinéma pendant le festival.

Comment avez-vous préparé le débat avec l'équipe du film ?

E.J : Les travaux réalisés en classe créent des attentes chez les élèves, ils pourront ainsi réagir à l'issue de la projection, et poser des questions à la distributrice qui devrait être présente. Par expérience, je sais que la préparation des questions n'est pas forcément utile, car ils ne posent pas toujours les questions prévues, d'autres élèves ont préparé les mêmes, ou alors les réponses sont données avant même que les questions ne soient posées.

Sont-ils excités de rencontrer l'équipe du film ?

E.J : Je leur ai annoncé que la distributrice serait là, ils n'ont qu'une vague idée de son rôle dans l'aventure du film.

Avez-vous des attentes à la fin de ce projet ? Si oui, ont-elles été comblées ?

E.J : Les panneaux d'exposition réalisés par les élèves sont corrects, mais certains sont en deçà de mes attentes, notamment celui autour des photographies de repérage dans Alger. Quant à celui qui devait être consacré au scénario, j'ai refusé de l'exposer : il était vraiment inadapté.

Est-ce que les élèves ont compris la complexité des personnages ainsi que les raisons de leur combat ?

E.J : Les élèves qui ont travaillé plus précisément sur le thème des personnages ont montré un intérêt particulier pour ce sujet, et parmi eux une des élèves, d'origine algérienne, s'est montrée particulièrement intéressée, et fière aussi de comprendre les répliques en arabe dans les extraits sonores ou la bande-annonce.

Victoria Doumerg

## COUP DE PROJ

# LES ORIGINES DE *TAMBOUR BATTANT*

*Tambour battant* de François-Christophe Marzal est un remake du film de Georges Combret sorti en 1953, qui raconte la rivalité entre le chef d'une fanfare municipale et celui d'une troupe de jazz. De vieilles querelles personnelles, politiques et amoureuses profondément ancrées dans l'histoire du village où se situe l'action viennent alimenter ce conflit entre les deux groupes de musique.



Photographie  
d'une fanfare traditionnelle

Ce film s'inspire d'une vraie querelle à Chermignon en Suisse, qui dure depuis les années 1900. Deux partis politiques s'y disputent depuis 1908, sans que l'on connaisse l'origine de ce désaccord, qui ressemble à un conflit entre deux clans familiaux. Il s'agit d'une querelle impitoyable puisque chaque parti possède sa propre fanfare, sa banque, fréquente son bistrot et fait même ses courses dans sa propre épicerie. Il est impossible d'épouser un membre du clan opposé. Heureusement, les tensions se sont apaisées avec le temps.

Le réalisateur François-Christophe Marzal a eu l'idée de réaliser ce remake en voyant l'émission un *Temps présent* sur la campagne politique de 1977 menée à Chermignon. Les candidats des deux partis politiques sont en concurrence pour les élections communales alors qu'ils se rattachent tous deux au parti démocrate-chrétien.

François-Christophe Marzal s'est également inspiré de *Azzurro* (2002) de Denis Rabaglia, qui traite de la vague d'immigration des travailleurs italiens en Suisse. Le réalisateur reprend enfin le thème féministe développé dans *L'Ordre divin* ou *Les Conquérantes de Petra Volpe* de 2017. En effet, comme dans ce film, l'intrigue de *Tambour battant* se déroule dans les années 1970 lors de la mobilisation des femmes au sujet du suffrage féminin.

Alicia Rames

commissaire Daoud, qui lui n'est que lumière, il sait comment agir, il connaît sa ville et ses habitants. Il illumine le récit de son calme, de sa patience, de son humanité, de sa sagesse.

La suite du récit traite du meurtre d'une vieille femme asphyxiée dans son sommeil. Les suspects sont deux jeunes femmes, ses voisines, deux amantes alcooliques et toxicomanes, Claude et Marie (interprétées respectivement par Léa Seydoux et Sara Forestier). Nous nous retrouvons en immersion dans la vie de ces femmes, vivant au plein cœur de ce climat de misère. Elles deviennent au fur et à mesure du film, les figures de ce peuple abandonné alors même qu'il vit dans la patrie se voulant celle de la fraternité. Les deux femmes ne se voient aucun avenir, elles se laissent dériver au gré de leurs envies, sans penser à construire et à vivre leur propre vie, elles sont passives. L'enquête nous conduit sur les chemins tortueux des mensonges des deux femmes où chacune cherche son propre intérêt. Les deux femmes n'existent que par rapport aux pulsions violentes qui les habitent et les guident progressivement jusqu'au crime, qui semble représenter pour elles le seul moyen d'obtenir de l'argent et d'accéder à leur désir immédiats : la drogue et l'alcool.

Au travers de ce récit Desplechin illustre sa critique de l'instantanéité dans laquelle nous évoluons au quotidien, instantané qui prime sur la réflexion et qui nous pousse à l'égoïsme, à la permanente confrontation aux autres et qui se trouve être à l'origine de la violence. Tous les personnages, à l'exception du commissaire, sont dans cette situation, chacun veut accéder à son propre désir du moment, sans idée du futur.

Desplechin décrit ici une réalité, l'Etat ne peut pas tout, chacun est maître de son destin. Cependant, le dernier long-métrage d'Arnaud

Desplechin nous offre tout de même un semblant de vision optimiste de notre société, nous montrant au travers de cet exemple glaçant que même dans la misère la plus totale, le respect, la sagesse et la vérité se doivent de triompher.

« La misère ce n'est rien, ce qui compte c'est quand tout s'illumine. »

- le commissaire Daoud -

Daoud incarne une façon d'être au monde, particulière aux gens qui espèrent, différente de ce que nous montre la société de consommation. Lui a choisi d'accéder à la Beauté en se choisissant un présent et un avenir.

Emma Tarroux

## ROUBAIX UNE LUMIÈRE, ÉTINCELANT DE JUSTESSE

Depuis 2007, Arnaud Desplechin effectue un véritable retour aux sources, introduisant dans chacun de ses films, de près ou de loin, cette ville qui l'a vu naître Roubaix. Ainsi son dernier long-métrage, inspiré du documentaire *Roubaix, commissariat central, affaires courantes* (2002) de Mosco Boucault ne déroge pas à la règle.

Le film débute la nuit de Noël avec la patrouille du commissaire Daoud. Le spectateur est alors le témoin direct d'une violence citadine entre voitures brûlées et altercations... Dès le début du récit construit en deux parties, on note une opposition entre l'ombre et la lumière (la première scène se passe de nuit, la rue n'est éclairée que par les décorations de Noël) qui se poursuit jusqu'à la fin. Au début de l'intrigue le spectateur assiste à la vie du commissariat qui traite d'affaires courantes : bagarres, incendie de véhicule, fugue d'une mineure, viol d'une jeune mineure, incendie dans un immeuble délabré.



Marie et Claude, les deux voisins de la victime dans *Roubaix une lumière*

déjoue avec sérénité les pièges tendus et recherche la vérité.

Le spectateur voit défiler toute la colère et la violence d'un peuple, démuni face à la difficulté de la vie qui s'offre à lui. Porté par un Roschdy Zem étincelant dès les premières minutes, le film s'appuie sur la figure d'un grand flic, roubaisien d'adoption, d'origine maghrébine, dont la famille est rentrée au pays. Il choisit Roubaix comme sa terre

d'accueil, ses habitants comme sa famille. À la fois bienveillant, consciencieux, et sincère, il devient peu à peu le père des miséreux, celui qui les écoute, les comprend et prend soin d'eux. Il n'a ni préjugé ni ressentiment, il se satisfait de la mission qu'il s'est donnée, se plaçant à égalité face à ses concitoyens : ni arrogance ni sentiment de supériorité, que

ce soit avec les membres de son équipe ou les prévenus.

Desplechin nous conte cette fois-ci une histoire tragique celle d'une des grandes villes françaises les plus pauvres. Avant d'être classé dans le genre du thriller, il s'agit d'un récit social, reflet de la société actuelle. L'ombre, la noirceur et la ville ne font qu'une, d'ailleurs celle-ci n'est représentée qu'au travers de l'obscurité. Le contraste a lieu avec le personnage du

## A EN PERDRE LES MOTS J'AI PERDU MON CORPS JÉRÉMY CLAPIN

*J'ai perdu mon corps*, un film de Jérémie Clapin (scénariste de *Courts toujours !* sorti en 2006), est sans doute le film le plus acclamé par la critique française depuis sa sortie le 6 novembre 2019. Que ce soit à Cannes ou à Annecy, ce film d'animation librement adapté du roman *Happy Hand* de Guillaume Laurant, fait l'unanimité : il est « inclassable, inoubliable » (L'express), c'est « une pépite d'animation » (Télé Loisirs), un film « virtuose et saisissant » (Télérama).

Le réalisateur nous invite dans un récit tout en parallèles, entre l'épopée d'une main sans corps, la jeunesse du héros, Naoufel, jeune garçon orphelin, et l'histoire d'amour entre ce dernier et Gabrielle, une jeune femme inconnue dont il entend la voix au travers d'un interphone alors qu'il lui livre une pizza. La main coupée de Naoufel, qu'il perd suite à un accident, survenu lors d'une virée dans un atelier de menuiserie alors qu'il est ivre, affronte les dangers d'une grande ville pour retrouver son corps. Elle utilise notamment un escalator, se bat, elle manque de se noyer et se met en danger en sautant de toits en toits.

L'enfance du personnage est contée en noir et blanc, et on suit le quotidien présent, à la fois rude et poétique du jeune homme qui pense que le destin régit nos vies. On se laisse vite happer par cette ambiance aussi douce qu'angoissante. On la retrouve dans l'opposition flagrante entre deux scènes : le combat de la main contre des rats sous une rame du métro, et l'apaisement du bébé lorsque cette même main lui rend sa tétine. Le film est également plein de poésie et de tendresse comme dans la relation entre Naoufel et Gabrielle, la jeune femme dont tombe éperdument amoureux notre protagoniste : ils s'aiment sans se voir, s'apprivoisent l'un l'autre au fil de leurs expériences, communes ou non. *J'ai perdu mon corps* traite de la rupture, de la césure,

qui se traduit concrètement par la perte des parents de Naoufel et aussi de celle de sa main, mais également métaphoriquement, par la perte de l'espoir, de l'envie d'être heureux.



Gabrielle et Naoufel dans le film d'animation *J'ai perdu mon corps* de Jérémie Clapin

Clapin nous offre une animation à la fois fluide et héritée des grands studios japonais, dont le scénario navigue entre poésie d'un jeune homme cherchant à se reconstruire, et surréalisme d'une main à la conscience propre. La quête de Naoufel est de se reconstruire après l'accident qui a coûté la vie à ses parents, et au fil de l'œuvre, le spectateur reconstitue de son côté le puzzle temporel de cette histoire. *J'ai perdu mon corps* est une petite pépite, dont on ne sait si la fin est ouverte à une suite, ou à une réflexion sur le symbolisme de la dernière scène. Gabrielle s'imagine, grâce à la cassette laissée par Naoufel, la volonté de ce dernier de laisser le destin décider de son sort. Une belle métaphore de la vie et de ses difficultés qui nous laisse émus.

Anais Douieb et Emma Alric

## ENTRETIEN

### SARAH CHAZELLE, DISTRIBUTRICE DE *PAPICHA*

Sarah Chazelle est la gérante de la société de distribution de films Jour 2 Fête, qui a été créée en 2006. Cette société est également éditeur DVD et assure les ventes internationales d'une partie de son catalogue.

#### Pouvez-vous nous présenter le métier de distributeur ?

SC. : Le distributeur est l'intermédiaire entre le producteur et les exploitants de salles de cinéma. Il acquiert les droits d'un film (dans le cas de Jour2Fête, des fictions comme des documentaires) auprès du producteur, se charge de trouver la meilleure date de sortie. Il se charge de placer le film en amont de cette date dans les festivals français, puis de la programmation du film dans les salles, du marketing et de la promotion du film et mandate un(e) attaché(e) de presse qui assurera les relations presse de la sortie en salles. Jour2Fête est également éditeur vidéo, et donc organise la création, la promotion et la distribution du DVDs à partir de quatre mois après la sortie en salles. Nous sommes aussi agent de ventes à l'international pour certains de nos films, c'est-à-dire que nous établissons, en amont de la sortie en salles et en accord avec le producteur, une stratégie de présentation du film dans les festivals internationaux, et nous trouvons la meilleure première mondiale du film qui permettra de lancer les ventes auprès des distributeurs nationaux dans le plus grand nombre de pays possible.

#### Comment vous êtes-vous formé ?

SC. : Jour2Fête a été fondée en 2006 par mon associé Etienne Ollagnier et moi-même. Nous avions tous deux déjà dix ans d'expérience professionnelle dans le cinéma et la gestion d'entreprises. Nous avons appris notre métier au fil des sorties, en démarrant la société à deux et nous partageant toutes les tâches (acquisition des films, programmation, marketing, promotion). Nous avons sorti les premières années quelques films par an, pour arriver aujourd'hui à une douzaine de films chaque année, toujours en alternant fictions et documentaires. Notre société compte aujourd'hui dix personnes.

#### Selon vous, quels sont les côtés positifs et négatifs de ce métier ?

SC. : Chaque film est unique, une œuvre d'art qui est le fruit d'une longue collaboration entre un réalisateur, son producteur, et toute une équipe. Notre métier, qui consiste à faire connaître et aimer ce film le plus et le plus longtemps possible, n'est jamais répétitif. Ce

métier est toutefois très risqué : malgré les aides et accompagnements forts que nous avons en France, tant des institutions que d'un réseau de salles et de médias très divers, nous prenons un risque à chaque sortie, le risque que le film ne rencontre pas son public, et évidemment un risque financier important (achat des droits et coûts très élevés des sorties en salles).

#### Comment choisissez-vous les films qui sortiront ?

SC. : Nous voyons beaucoup de films en festivals, et lisons beaucoup de scénarios. Les films étrangers peuvent être acquis terminés, les films français à quelques très rares exceptions près, sur scénario. Tous les films que nous prenons sont des coups de cœur. Nous essayons toutefois d'équilibrer nos choix entre des coups de cœur que nous pouvons avoir pour des premières œuvres fragiles, et des films plus financés ou de réalisateurs plus confirmés.

#### *Papicha* était-il un choix risqué ? Pourquoi ?

SC. : *Papicha* était un pari. Nous avons beaucoup aimé le scénario, pour son sujet engagé, son rythme, sa trame narrative, sa nationalité. La rencontre avec Mounia Meddour, qui savait très précisément ce qu'elle souhaitait pour chaque plan du film, nous a conquis. Mais le film avait un budget restreint et nous ne connaissions pas vraiment les comédiennes, à l'exception de Lyna Khoudri. Le pari était que l'alchimie entre elles et l'énergie que Mounia souhaitait, se fasse. Le film avait également du mal à se monter financièrement, nous avons dû investir un minimum garanti (à valoir sur les recettes) assez significatif pour aider le film à exister. Une fois le film lancé à Cannes et dans les différents festivals qui ont suivi, nous avons compris qu'il plaisait vraiment et avons parié sur une belle sortie (150 copies) et beaucoup investi en marketing et promotion.

#### Quelles qualités faut-il pour exercer ce métier ?

SC. : Idéalement beaucoup de curiosité, une bonne intuition et de l'ouverture d'esprit, de l'audace et de la rigueur !

Alicia Rames

## LE DESSOUS DES FILMS

### LA CORDILLÈRE DES ANDES TÉMOIN DE L'HISTOIRE

Après *Nostalgie de la lumière* (2010) et *Le bouton de nacre* (2015), Patricio Guzmán présente un nouveau film documentaire qui vient compléter sa trilogie sur l'histoire du Chili : *La Cordillère des Songes*. Lauréat du prix du meilleur documentaire à Cannes en 2019, ce film traverse les hauteurs de la plus longue chaîne de montagnes continentale du monde pour dévoiler ses mystères et parler du passé du pays de son réalisateur. Située le long de la côte occidentale de l'Amérique du Sud, la Cordillère des Andes traverse le Chili, lieu où Patricio Guzmán a passé une partie de sa vie, avant d'être contraint de devoir s'exiler à Paris à cause du fameux coup d'Etat du 11 septembre 1973. Le général Augusto Pinochet, ce jour-là, décide de prendre le pouvoir par la force. Le président Salvador Allende, qui avait été élu démocratiquement, se suicide. S'en suit une dictature menée par le général Pinochet, qui décide de suspendre les libertés et d'incarcérer des milliers d'innocents, jusqu'à sa destitution par référendum en 1988. Le film de Patricio Guzmán retrace, dans la même lignée que *Nostalgie de la lumière* et *Le bouton de nacre*, d'une manière plus personnelle, l'impact de ce coup d'Etat sur les Chiliens.



Cordillère des Andes - Mampú - pixabay

**Mardi 11 septembre 1973** : Coup d'Etat militaire orchestré par le général Augusto Pinochet contre le président démocratique Salvador Allende. Démocratie et libertés sont suspendues.

**1975** : La dictature du général Pinochet a déjà tué 30 000 personnes.

**1988** : Pinochet tente de prolonger son pouvoir grâce à un plébiscite. 54 % des votants votent « non ».

**1989** : Premières élections démocratiques.

**1990** : Le démocrate-chrétien Patricio Aylwin est élu président. Pinochet reste commandant en chef de l'armée.

**1998** : Pinochet quitte l'armée le 10 mars et devient sénateur à vie. Avant d'être arrêté le 16 octobre 1998 pour ses crimes.

**2010** : Le conservateur Sebastian Piñera est élu président. Il sera réélu en 2017.

**2018 - 2019** : Multiples manifestations contre les inégalités socio-économiques.

Anais Douieb